

LA  
**SALLE DE BAINS,**

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Par MM. Alexis <sup>k</sup>Decomberousse et Benjamin.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre  
des VARIÉTÉS, le 21 août 1833.

---

**PRIX : 1 FR. 50.**

---



**A PARIS,**  
**CHEZ MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, 12,**  
**ET BARBA, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.**

---

**1833.**

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**GAGO**, inspecteur des Contributions indirectes.

**AMÉLIE**, sa femme.

**FRANCINE**, amie d'Amélie.

**BAUDRY**, voyageur.

**ANATOLE**, voyageur.

**JEANNETTE**, servante de l'hôtel.

**VALENTIN**, commis-voyageur.

**TAMBOUR** de la Garde Nationale.

Commis-voyageurs et autres Personnages muets.

**M. ODRY.**

**M<sup>lle</sup> MARCHETTI.**

**M<sup>lle</sup> CLABA.**

**M. BOSQUIER.**

**M. FRANCIS.**

**M<sup>lle</sup> ELISA-JACOBS.**

**M. BRESSAN.**

**M. VÉZIAN.**

*La scène se passe à Beauvais, à l'hôtel des Bains.*

# LA SALLE DE BAINS.

---

## ACTE I.

---

*Le théâtre représente la Salle des voyageurs d'un hôtel garni,  
à Beauvais.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, VALENTIN, autres COMMIS-VOYAGEURS, du  
sortir du déjeuner.

JEANNETTE, *lutinée par les commis-voyageurs.*

Air : *En avant.* (Petites Danaïdes.)

Je n' veux pas ! (*bis*) Dieu ! qu' vous ét's taquins ,

Finissez, (*bis*) à bas donc les mains !

Je n' veux pas. (*bis*) Oh ! quels tapageurs !

Qu' c'est donc mauvais, des commis-voyageurs !

UN COMMIS.

Jeannette, écoute donc . . .

JEANNETTE, *le repoussant.*

Laissez mon menton.

LE COMMIS.

Faut m'embrasser, friponne.

JEANNETTE.

Des baisers, jamais ;

Mais, pour des soufflets,

Tant qu'on-en veut, j'en donne.

### ENSEMBLE.

JEANNETTE.

Je n' veux pas ! (*bis*) Dieu ! qu' vous ét's taquins ! etc.

TOUS LES COMMIS, *l'entourant.*

Jeanneton, (*bis*) pas d' mauvais desseins,

Tu n' veux pas, (*bis*) nous tenons tes mains.

Tout' fillett' gentilette aux fraîches couleurs,

Doit quelqu' chose à des commis-voyageurs.

DEUXIÈME COMMIS.

C'est qu'elle tape comme un sourd.

JEANNETTE.

Dame, écoutez donc, tout de bonne volonté, rien de force,  
v'là ma devise à moi.

VALENTIN.

J'ai cru voir que tu ne traitais pas si fort à la dragonne un M. Jago, Rago, Gago, je ne sais pas au juste.

JEANNETTE.

Ah ! M. Gago, l'Inspecteur des contributions indirectes.

VALENTIN.

Tiens ! je le croyais militaire.

JEANNETTE.

Ah bien oui ! militaire ! Fourrier dans la garde nationale, afin de ne point faire de service ; et espion de Monsieur le Maire, pour qu'il le fasse monter en grade.

VALENTIN.

Joli moyen !

DEUXIÈME COMMIS.

Allons, la vérité, la belle, dites qu'il vous fait la cour.

JEANNETTE.

Il ne me fait rien du tout, je vous assure.

VALENTIN.

D'ailleurs, ça pourrait être, comme disent les bonnes gens, pour le bon motif.

JEANNETTE.

M. Gago, mon mari ? joliment ! D'abord, il est trop huppé pour moi, trop cosu, voyez-vous. Ça ne serait peut-être pas encore une raison ; mais il y a un autre petit empêchement... insurmontable. Il a une femme, voilà tout.

VALENTIN.

Comment, une femme !

JEANNETTE.

Et depuis six mois.

VALENTIN.

Il l'amet donc dans une boîte, sa femme, qu'on ne la voit pas.

JEANNETTE.

Il ne la voit guères plus que vous. Depuis six mois, s'il s'est trouvé trois fois avec elle, et en passant, encore, c'est tout le bout du monde.

VALENTIN.

Ils ne vivent donc pas ensemble ?

JEANNETTE.

Ils vivent ensemble... séparément, chacun de leur côté. C'est leurs occupations qui les tiennent comme ça. Mademoiselle Amélie Beauchêne, la fille du garde-général de la forêt de Senlis, n'a consenti à devenir la femme de M. Gago, qu'à condition qu'elle garderait sa place de demoiselle de compa-

gnie au château d'Ormeray, où elle a été élevée, à quarante lieues d'ici, et que M. Gago continuerait sa place d'inspecteur.

VALENTIN.

De façon que tu connais mieux son mari, qu'elle.

JEANNETTE.

Mauvaise langue!

VALENTIN.

Il est donc parti pour sa tournée, que nous ne l'avons pas vu d'aujourd'hui?

JEANNETTE.

Non, non, non, il est en goguette avec son beau-père; il ne doit rentrer qu'à minuit, car y m'a dit de faire sa couverture pour c't' heure-là.

UN COMMIS.

Eh bien! d'ici à minuit, tu as bien le temps de faire sa chambre; et, pour nous indemniser des tapes que nous avons reçues...

JEANNETTE.

Je vous en donnerai d'autres, si vous recommencez.

*Reprise du Chœur.*

JEANNETTE.

Je n'veux pas, etc.

LES COMMIS.

Jeanneton, etc.

## SCENE II.

LES MÊMES, GAGO.

GAGO, *en dehors.*

Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, *s'arrachant des mains des commis.*

Ah! mon Dieu, c'est lui.

VALENTIN.

Eh bien! qu'est-ce que tu disais donc, qu'il ne devait rentrer qu'à minuit?

LES COMMIS.

À revoir. Nous ne voulons pas te brouiller avec lui.

*Ils sortent.*

GAGO, *entrant rapidement.*

Jeanuette! Jeannette!.. une chambre, ma chère enfant, une chambre à deux lits, la plus propre de la maison... Dieu de Dieu, que je suis inconséquent, et que j'ai la tête surnaturelle!

à deux lits.., c'est à un que je veux dire : un lit pour son amie, car il est bien entendu qu'elle couchera dans le mion.

JEANNETTE.

Comment, elle couchera dans le vôtre! Et qui donc, s'il vous plaît?

GAGQ.

Qui donc, s'il vous plaît? Eh bien! ma femme.

JEANNETTE.

Vot' femme!

GAGO.

Eh bien! oui. Elle arrive par la diligence de trois heures, ou par l'autre.

JEANNETTE.

Qu'est-ce qui vous a dit ça?

GAGO.

C'est le beau-père, qui m'a dit ça.

VALENTIN, *se levant.*

C'est donc vrai, que vous êtes marié?

GAGO.

Tiens, je ne l'avais pas vu, moi. Si je suis marié! un peu. (*A part.*) Trop peu. (*Haut.*) Et avec une femme! vous verrez! Oh! une femme! je m'en vante! Et quant à la dot, je m'en vante aussi, car elle en avait une un peu soignée, et dont j'avais joliment besoin.

JEANNETTE.

Vantez-vous-en aussi, je vous le conseille, il y a de quoi.

GAGO.

Pourquoi donc que je ne m'en vanterais pas?

*Air : Il n' faut pas croire ce qu'on voit.*

C'est une chose fort commune,  
Courtiers, notair's, avoués d' Paris,  
N' pa'nt leurs dett's qu'avec la fortune  
Des d'moisell's qui veul'nt des maris.

JEANNETTE.

Oui; mais les rieurs donn'nt pour cause  
Que dans plus d'un mariag' brillant,  
C'est qu' la fortun' tient lieu d'autr' chose  
Qu'on n' trouv' pas toujours en s' mariant.

GAGO.

Oui, j't'en moque, ça me regarde joliment, moi. Une femme qui est toujours à l'église, ou avec ses deux vieilles dames, qu'elle ne quitte jamais, pas même la nuit, car elle couche dans leur chambre. J'ai dit jamais...elle les a quittées une fois, le jour des noces. Par exemple, j'ai eu du guignon, ce jour-là.

Figurez-vous, mon cher Monsieur, que la société partie, ma femme couchée, j'allais... J'avais déjà tiré un de mes bas à jours, mis mon bonnet de coton... Drelin, drelin, drelin ! voilà la maudite sonnette... un tapage à briser le tympan... C'était une dépêche de Monsieur le Contrôleur-général, une prise à faire, à deux lieues d'ici, et tout de suite, à la minute. Je vous demande comme c'était régaland... quand j'éprouvais déjà le frisson, ce premier frisson d'espoir... vous savez... Enfin, c'est égal ; il a fallu partir... et il n'y avait pas à reculer, ou bonsoir la place. J'ai dit : Bonsoir, la femme, à demain. Va-t-en voir s'ils viennent ! demain est encore à venir ; mais pardieu, j'espère bien que ce demain-là sera pour aujourd'hui. Amélie avait bien prié de ne pas me souffler mot de son arrivée, elle serait si fâchée que je manquasse à mes devoirs de Contrôleur, même pour ceux de... Ah ! c'est qu'elle est d'une rectitude, d'une rigidité... une dévote, enfin, ça dit tout. Mais je me trouve libre, Dieu merci ! fallait bien que ça finit par là, après six mois de mariage, que diable ! il est assez naturel d'en venir une bonne fois...

JEANNETTE.

Eh la la ! comme vous prenez feu ! Qui est-ce qui vous demande ça ?

GAGO.

Non, mais c'est que j'ai encore joué de malheur une autre fois... C'était un vendredi, mauvais jour, par parenthèse, il y a deux mois. Il avait beaucoup plu : ses cheveux étaient humides, défaits. Je lui dis d'une douce voix : Chère amie, souffrez que je répare... Et avec la grâce d'un homme aimable, je m'arrange sa chevelure en ajoutant : Jamais je n'ai peigné de cheveux ni plus beaux, ni plus doux. — Comment, peigné !.. est-ce que vous auriez été coiffeur ? — Oui, chère amie, c'était l'état de mon père et ma vocation... Oh ! s'il ne l'avait pas contrarié !.. J'adore les cheveux !.. Elle se lève alors... Ce n'était pas une femme : Vous avez été coiffeur ? oh ! mais d'un ton, et avec un air... par-dessus l'épanle : Vous avez été coiffeur ? Je suis resté la bouche ouverte ; comme un poisson qui se promène hors de l'eau... Enfin, après trois minutes de réflexion, je n'ai pu que lui répondre : Eh bien, après ! Après, m'a-t-elle dit, après !.. Elle n'a pas pu ajouter un mot, on l'appelait pour remonter en voiture... Et nous en sommes restés là de la conversation.

JEANNETTE.

Ça fait une fameuse bégueule, vot' femme.

GAGO.

Oui ; elle est assez bégueule... Faut qu'elle ait quelque motif pour ne pas aimer les coiffeurs ; mais ce soir...

Air : *Je suis pincée.* (Petites Danaïdes.)

Avec le reste,  
Notre humeur se dissipera ;  
Je demande un quart-d'heure, et zeste,  
L'antipathie y passera  
Avec le reste.

La diligence arrive d'ici à un petit quart-d'heure. Il y aura une amie, mais c'est égal, on s'arrangera.

JEANNETTE, *à part.*

Ah ! tu attends ta femme avec impatience ! et tu viens me conter ça... à moi... Oh ! que je voudrais qu'elle lui glisse encore dans les doigts... comme les autres fois.

### SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN TAMBOUR DE LA GARDE NATIONALE.

LE TAMBOUR.

Eh bien, Mamzelle Jeannette, M. Gago est-il rentré ?

JEANNETTE, *à part.*

Ah ! quel bonheur ! moi, qui oubliais qu'on était déjà venu le demander. (*Haut.*) Oui, certainement, qu'il est rentré... Le voilà, le voilà.

LE TAMBOUR.

Salut, fourrier.

GAGO.

Mais ce n'est pas ma fête, mon ami.

LE TAMBOUR.

C'est que Monsieur le Maire vous attend.

GAGO.

Le Maire!.. il m'attend ! Allons, v'là encore...

LE TAMBOUR.

Et pour une affaire qui paraît bien sérieuse, allez.

GAGO.

Est-ce que ça me tiendra long-temps ?

LE TAMBOUR.

C'est pour un coup de main, seulement.

GAGO.

Alors, je peux donner un coup de pied jusque là... Cependant...

JEANNETTE.

Par exemple ! un chef de la garde nationale, mandé par l'autorité du lieu.

GAGO.

Oui, mais aussi... \*

Air

Quand j'attends ma femme,  
Manquer un moment si doux !

JEANNETTE.

Allez donc, Madame  
S' pass'ra bien de vous.  
Montrez votre zèle.

GAGO.

Elle va venir.

JEANNETTE.

Le Mair' vous appelle,  
Voulez-vous courir !

**ENSEMBLE.**

GAGO.

Quand j'attends ma femme,  
Manquer un moment si doux !  
Moi qui, plein de flamme,  
Suis au rendez-vous.

JEANNETTE.

Il enrag' dans l'âme,  
D' manquer un moment si doux.  
Allez donc, vot' femme  
Viendra bien sans vous.

VALENTIN et LE TAMBOUR.

Il enrag' dans l'âme,  
Je rirai de son courroux  
S'il manque sa femme.  
Je vais avec vous.

Valentin et le Tambour sortent avec Gago.

**SCÈNE IV.**JEANNETTE, *seule.*

Sans adieu, va. Je donnerais quelque chose pour que la diligence arrive pendant son absence, et pour que sa femme reparte tout de suite. Décidément, le service d'un homme marié, même quand il vit en garçon, c'est pas un sort. Ma cousine Laglu est plus heureuse avec un mari. C'est pas l'embarras, il est bien laid, un peu bossu, et petit, petit ! c'est seulement pour dire qu'elle en a un, car en vérité !.. Mais enfin, elle assure qu'il lui plaît comme ça... Ah ben ! moi, je veux un mari de ma taille... c'est pas trop exiger... et je n'en prendrai un tout-à-fait à moi, ce qui s'appelle à moi seule, que quand j'aurai fait assez d'économies pour pouvoir choisir, parce que, éd fait de maris...

Air : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.*

Les prenn' qui voudra p'tits et laids ;

Moi, j' les aim' beaux, grands et bien faits.  
 Je r'gard' ces femm's comm' des merveilles,  
 Qui dis'nt : Beauté chez l'hom'm', c'est rien,  
 Avec un nez et des oreilles,  
 Un homme est toujours assez bien.

J' t'en souhaite!

Les prenn' qui voudra p'tits et laids;  
 Moi, j' les aim' beaux, grands et bien faits.

C'est comm' ceux dont l' babil enjôle;  
 Moi, j' trouv' que des mots c'est bien sec,  
 J' leur pass' l'esprit, parc' que c'est drôle,  
 Mais j' veux encor autr' chose avec.

Les prenn', etc.

Oh! si j'avais été riche, moi, ou seulement princesse, jamais j' n'aurais voulu pour mari que des tambours-majors de la garde... chacun son goût... (*On entend le bruit d'une voiture.*) Ah! v'là la diligence qui arrive... deux dames... ça doit être Madame Gago... Quel bonheur si c'était elle!.. juste au moment où M. Gago vient de partir pour la Mairie.

## SCENE V.

JEANNETTE, AMÉLIE, FRANCINE, ANATOLE,  
 BEAUDRY, *Voyageurs.*

CHŒUR.

*Air de la Galoppe.*

Ah! nous voilà, nous voilà, Dieu merci  
 Que la voiture  
 Est dure!

Ah! nous allons, nous allons, Dieu merci!  
 Nous reposer ici.

ANATOLE, *d'avant-scène, à gauche.*

Mon tourment finit,  
 Tant mieux, je perdais patience,  
 Sous la corpulence

(*Mentrant Beaudry.*)

De ce gros éléphant maudit.

BEAUDRY, *de suite.*

Le pauvre petit!  
 Quelle vengeance,  
 Quand j'y pense!

Le pauvre petit  
 M'étoufferait dans son dépit.

AMÉLIE, *d'Francine.*

Mon époux sera  
 Toute la journée  
 En tournée:

Quand il reviendra,  
 La diligence partira.

FRANCINE, montrant Anatole.

Ce jeune garçon  
Ne te perd pas de vue, ma chère ;  
Il te considère,  
Ou peut-être moi, que sait-on ?

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Ah ! nous voilà, nous voilà, Dieu merci,  
Descendus de voiture.  
Ah ! nous pouvons, nous pouvons, Dieu merci,  
Nous reposer ici.

JEANNETTE.

Entrez, entrez, vous reposer ici,  
La voiture  
Est si dure !  
Entrez, entrez, vous pouvez, Dieu merci,  
Vous reposer ici.

ANATOLE, regardant Beaudry.

Maudit homme ! Qu'il ne s'avise pas de mettre encore sa grosse masse entre cette jolie dame et moi, parce que... alors, nous verrions.

JEANNETTE, reculant au geste d'Anatole.

Eh ben ! eh ben ! à qui en avez-vous donc, mon petit Monsieur ?

ANATOLE, montrant Beaudry.

Tu vois ce bastion, cette lunette Saint-Laurent, ce fort détaché... il est lourd comme une cathédrale, il a l'air bête comme un lampion... Eh bien, il ne m'en a pas moins fait endiabler pendant toute la route.

JEANNETTE.

Et avec une petite mine résolue comme la vôtre, vous avez souffert cela ?

ANATOLE.

J'ai souffert... Je ne pouvais pas empêcher... (*Amélie, qu'il ne cesse de regarder tout en parlant à Jeannette, laisse tomber son gant, qu'elle vient d'ôter ; Anatole le ramasse.*) Ah ! pour cette fois-ci... (*Il présente le gant à Amélie.*) Madame...

Beaudry, placé entre Amélie et Anatole prend le gant des mains du jeune homme, et le remet lui-même à Amélie.

BEAUDRY.

Madame, vous avez laissé tomber votre gant.

AMÉLIE.

Ah ! Monsieur, je vous remercie.

ANATOLE, *avec une mutinerie d'écolier.*

Pour le coup, c'est trop fort. Que diable, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

BEAUDRY, *froidement.*

Mes affaires, à moi, c'est de rendre service, d'être agréable.

ANATOLE.

Oui, pourvu que ce ne soit pas à mes dépens, entendez-vous ?

FRANCINE.

Au fait, ce jeune homme a raison.

ANATOLE.

On laisse ceux qui ramassent les gants les rendre eux-mêmes, et on ne s'en donne pas... les gants.

JEANNETTE.

A la bonne heure, le v'là lancé, mon petit homme.

*Elle va vers la porte.*

FRANCINE.

On dirait en effet que ce gros Monsieur prend à tâche de le contrarier. J'ai remarqué ça, moi, dans la voiture. Il se mettait toujours devant lui, lorsqu'il nous regardait.

AMÉLIE,

C'est vrai. Ce vieux Monsieur abuse de son âge.

FRANCINE.

Oh! mais, il y a des gens qui abusent de tout.

JEANNETTE, *revenant.*

Messieurs, Mesdames, celles qui ont des malles, des paquets, on les descend.

FRANCINE.

Prenez garde à mes cartons, je vous prie... Oh! la bonne!

JEANNETTE.

Madame.

FRANCINE.

Vous nous préparerez une chambre.

JEANNETTE.

Oui, Mademoiselle.

Anatole et Beaudry se portent vers l'entrée avec Jeannette. D'autres voyageurs sont assis ou debout, et entrent ou sortent.

FRANCINE.

Ma bonne Amélie, as-tu demandé si nous pourrions repartir aujourd'hui même ?

AMÉLIE.

Oui, justement il y a des places dans la voiture de ce soir ; et demain matin, nous y irons à ta destination.

FRANCINE.

Mais j'y pense... c'est ici que ton mari est employé, et tu ne serais pas fâché, peut-être...

AMÉLIE.

Oh ! je t'en prie, n'en parlons pas, mon Dieu !

FRANCINE.

C'est drôle comme tu es avec lui.

AMÉLIE.

Je te l'ai dit, ma chère, j'ai été forcée de l'épouser pour ne pas me brouiller avec mon père ; mais cet homme, c'est malheureux, c'est tout ce que tu voudras, mais il me déplaît à la mort, surtout depuis la scène que j'ai eue avec lui, à mon dernier voyage.

FRANCINE.

Veux-tu que je te dise ma pensée, moi ; les lettres que tu reçois depuis quatre ou cinq mois, je ne sais d'où, ni comment, et que nous lisons ensemble souvent, lui font plus de tort, à ton mari, quoique tu ignores qui te les envoie, que toutes les scènes possibles.

AMÉLIE.

Je t'assure qu'elles ne sont pour rien dans l'éloignement.

FRANCINE.

Assure, assure toujours, pour ta satisfaction, qu'est-ce que ça fait, je n'en croirai que ce que je voudrai, ainsi. . à moins que tu n'aies des reproches à faire à ton mari. . que sa conduite ici... veux-tu t'informer. . attends. .

AMÉLIE.

Que prétends-tu ?

FRANCINE.

Laisse-moi faire (*à Jeannette.*) Dites donc, ma petite. (*Mystérieusement.*) Vous connaissez M. Gago, il loge ici ?

JEANNETTE.

Toujours ; (*à part.*) J'étais sûre que c'était son épouse.

FRANCINE.

C'est un aimable homme, n'est-ce pas ? (*riant*) surtout avec les dames, vous devez savoir ça ?

JEANNETTE, (*à part.*)

Oh ! la bonne occasion ! (*haut.*) s'il est aimable avec les dames, je crois bien. . et avec toutes. Il n'y en a pas deux comme lui dans Beauvais pour la chose de la galanterie ! c'est un homme bien irrésistible et bien voltigeant ; allez.

AMÉLIE.

Il serait vrai !

JEANNETTE.

Ah ! c'est comme je vous le dis.

FRANCINE.

Quelle infamie ! ils se ressemblent donc tous, s'il en est ainsi, je ne prendrai plus sa défense, je te jure..

JEANNETTE.

Mesdames, et vos effets, vous les oubliez.

AMÉLIE.

Ah ! mon dieu, tu causes.

FRANCINE.

C'est vrai, nous avons mille courses à faire. (*A Jeannette.*)  
Il y a toujours des bains ici ?

JEANNETTE.

Oh ! oui Madame, nous avons deux baignoires à l'instar de Paris.

FRANCINE.

C'est bien; vous nous les préparerez pour notre retour; mais d'abord faites-nous voir votre chambre.

Elles sortent.

JEANNETTE, *les suivant.*

Oui Mesdames, par là (*à part.*) Ah ! M. Gago, il sera joliment vexé.. qu'elle soit arrivée en son absence.

Elle sort.

## SCÈNE VI.

ANATOLE, BAUDRY.

ANATOLE, *suyvant des yeux Amélie.*

Allons, la voilà repartie.

BEAUDRY, *qui est rentré.*

Elle va revenir.

ANATOLE.

Qui ?

BEAUDRY.

Ne faites donc pas le mystérieux, voyons, M. Anatole, expliquons nous. Vous m'en voulez beaucoup, n'est-ce pas ?

ANATOLE.

Ah, laissez-moi tranquille.

BEAUDRY.

Oh les têtes de vingt ans ! j'ai été comme ça, timide avec les femmes, goguenard avec les vieux, comme vous appelez les hommes de mon âge, et puis indiscret avec tout le monde.

ANATOLE.

Monsieur !

BEAUDRY.

Oh ! j'ai le droit de vous parler ainsi, au départ de la diligence, vous avez dit au conducteur, en me montrant et en lui parlant latin, parce que les écoliers et les sots trouvent drôle de parler latin aux gens qui ne l'entendent pas, est-ce que cette *rudis indigestaque moles* va monter avec nous ? ce qui veut dire, cette masse informe, cet éléphant.

ANATOLE.

Comment, Monsieur, vous aviez entendu ?

BEAUDRY.

Oui, j'ai entendu, et vous conviendrez avec moi que Dieu est juste ; car il paraît qu'en me donnant me peu de la masse des éléphants, il a voulu me donner aussi quelque chose de leur intelligence.

ANATOLE.

Et c'est pour cela que vous avez pris à tâche de vous venger pendant toute la route.

BEAUDRY.

Oui, mon jeune compagnon. Beaudry, avec son air lourd et bête, est un gros farceur qui ne manque pas d'une certaine malice dont il use dans l'occasion contre ceux qui le jugent sur la mine et qui le traitent en conséquence.

ANATOLE, à part, vivement.

Et il le faisait exprès, encore !.. ah !.. si je l'avais su.

BEAUDRY.

Et c'est ainsi que le gros homme est devenu un bon gros obstacle pour le petit écolier.

ANATOLE.

Ecolier ! écolier ! il y a six mois que j'ai fini mes études.

BEAUDRY.

Diable ! alors vous avez embrassé une carrière quelconque : qu'est-ce que vous faites à présent ?

ANATOLE.

Moi, Monsieur ? j'aime.

BEAUDRY.

J'aime ! il est charmant, tout le monde aime ; mais ce n'est pas un état.

ANATOLE.

Ce n'est pas un état ? au contraire, c'est un état qui les comporte tous : l'exaltation, le découragement, l'ivresse, la douleur... que sais-je moi ! (*Avec dépit.*) Ah !.. pourquoi si-je parlé latin au conducteur.

BEAUDRY.

Vous convenez donc de votre tort. . alors tout est réparé !  
la paix est faite et votre ennemi devient votre auxiliaire.

ANATOLE.

Il est bien temps.

BEAUDRY.

A votre âge tout se rattrape , même le temps perdu.

ANATOLE.

Oui , mais l'occasion.

BEAUDRY.

Voyons , connaissez-vous ces dames ?

ANATOLE.

Je connais la grande , mais je ne lui ai jamais parlé , seulement ayant appris qu'elle se rendait a Beauvais avec une amie , j'avais pris la diligence pour être à côté d'elle , pour me déclarer enfin , nous voilà arrivés et grâce à vous...

BEAUDRY.

Pauvre garçon ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !..

ANATOLE.

Riez , encore ! je vous le conseille ! ah ! si comme moi vous l'aviez vue , belle et triste , rentrer tous les soirs dans sa chambre à coucher à dix heures sonnante..

BEAUDRY.

Et comment diable avez vous vu cela.

## SCENE VII.

LES MÊMES , GAGO , *accourant* , puis JEANNETTE.

GAGO , *se heurtant contre Baudry.*

Ah ! mon Dieu !

BEAUDRY , *le repoussant.*

Eh bien mais , est-ce qu'on se jette comme ça sur le monde ?

GAGO , *retombant sur Anatole.*

Ah ! je vous demande pardon !

ANATOLE , *le repoussant.*

Prenez donc garde à ce que vous faites . Qu'est-ce que c'est donc qu'un homme qui vient écraser les gens.

GAGO.

Monsieur , Monsieur , je vous demande bien pardon . . mais je ne suis pas un homme . . quand je dis pas un homme . . je suis un homme au contraire . . mais un homme connu . . dans l'endroit , Gago , inspecteur des contributions indirectes dans

de l'Oise et fourrier des voltigeurs dans la garde nationale de Beauvais, pour vous servir, si j'en étais capable.. mais.. (*Il examine les deux voyageurs.*) C'est singulier..

ANATOLE.

Qu'est-ce qu'il a donc, le fourrier.

GAGO, à part, examinant Beaudry.

Je ne me trompe pas.. ça doit être lui.. oui.. oui.. regard d'aigle, cheveux gris.. tournure majestueuse.. plus de doute, c'est l'éminent personnage dont le maire m'a parlé. (*A Beaudry.*) Voulez-vous que je vous dise deux mots en particulier.. (*A Anatole*) vous permettez jeune homme, je ne prends Monsieur que pour deux secondes (*Il amène Beaudry en scène, mystérieusement*) vous venez donc d'arriver?

BEAUDRY.

Oui Monsieur, il y a quelques minutes.. en quoi puis-je.. (*A part.*) Que diable me veut-il?

GAGO.

Quelques minutes, c'est ça; M. le maire m'a bien dit..

BEAUDRY.

Monsieur le maire!.. ah ça mais..

GAGO.

Je sors de chez le maire.. il m'a bien dit : vous le trouverez à votre retour dans la salle des voyageurs.

BEAUDRY.

Que vous me trouveriez, moi..

GAGO, d'un air d'intelligence.

Oui, oui, oui, et peut-être bien.. lui.. (*Désignant du coin de l'œil Anatole.*) Mais il n'était pas sûr.

BEAUDRY.

Lui!.. qui, lui?..

GAGO.

Chut.. chut.. nous nous entendons à demi-mot. Je sais que vous n'aimez pas les phrases.. ni moi non plus, aussi Monsieur le maire m'a dit : « Demandez lui ses instructions, » prenez bien toutes vos mesures et ça ira tout seul. »

BEAUDRY.

Qu'est-ce qui ira tout seul?

GAGO.

La chose.. voilà donc notre homme.. c'est un tout jeune homme..

BEAUDRY.

Il y a apparence.

GAGO.

J'ai eu tout de suite l'idée que c'était vous.. et que c'était lui.. il arrive seulement.

BEAUDRY.

Nous arrivons ensemble.

GAGO.

C'est heureux! alors vous étiez déjà sur sa trace.

BEAUDRY, *à part.*

Sur sa trace! courrait-il quelque danger?

GAGO, *penchant son oreille vers Baudry.*

Maintenant j'attends vos instructions.

BEAUDRY, *embarrassé.*

Mes instructions...

ANATOLE, *impatient.*

Est-ce qu'ils ne finiront pas!...

GAGO.

Oh! ne craignez pas de vous ouvrir à moi, Monsieur le Maire m'a bien expliqué...

BEAUDRY.

Ah! Si Monsieur le Maire vous a expliqué...

ANATOLE, *à part.*

Cet imbecile vient-là...

GAGO, *d Baudry.*

D'abord pour lui donner toute sécurité, nous n'aurons pas l'air de surveiller ses démarches, pas vrai?

BEAUDRY.

Certainement. (*A part.*) C'est qu'il ne m'apprend rien avec son bavardage.

GAGO.

Vous a-t-on dit qu'il portât des dépêches.

BEAUDRY.

Attendez donc?... il porte des dépêches...

GAGO.

Oui, Monsieur le Maire croit qu'il en porte... où sont elles.. voilà l'important.... sur lui... dans sa malle.... on l'arrêterait bien.

BEAUDRY, *un peu effrayé.*

L'arrêter!...

GAGO.

Oh! je sais que vous êtes trop prudent pour faire une es-  
clandre.... d'abord si on s'était trompé, tous les journaux de  
l'opposition crieraient aux atteintes portées à la liberté indivi-

duelle, à l'arbitraire, à la violation de la Charte, et c'est ce qu'il faut éviter n'est-ce pas ?...

BEAUDRY.

Oui, oui, évitons l'arbitraire...

GAGO.

Oh ! je sais qui vous êtes...

BEAUDRY.

Oui, oui, oui, je suis... ah ça, mais il est bon que je sache si vous savez bien ce que je suis.

GAGO, *bas*.

Vous êtes...

Il regarde d'abord autour de lui et du côté d'Anatole.

ANATOLE.

Et bien ! qu'est-ce qu'il a donc à rouler ses yeux autour de la chambre.

GAGO.

Vous êtes... (*Il regarde encore.*) le Procureur du roi d'Amiens.

BEAUDRY.

Ah !.. Procureur du roi d'Amiens !... (*A part.*) ne le détrompons pas, il faut que ce soit sérieux, laissons-le venir... et .... je saurai après ce qu'il conviendra de faire....

GAGO, *regardant Anatole*.

Voyez-vous, voyez-vous; comme le gaillard nous examine ? pour ne pas donner de soupçons, il faut rompre les chiens, comme on-dit, et retomber dans la conversation générale. (*Haut.*) Il fait bien beau temps aujourd'hui... un peu chaud..

BEAUDRY, *d part*.

Me voilà bien avancé.

GAGO, *haut et clair*.

Mais, je suis enchanté de ce qui arrive... (*A Anatole.*) je vous rends l'aimable société d'une personne très-distinguée et dont je m'estime heureux d'avoir fait l'honorable connaissance.

ANATOLE.

Ça me fait bien plaisir.

GAGO.

Oh ! nous autres dans les contributions... nous sommes comme ça, la profession a bien son méchant côté, son revers de médaille. . mais dame...

ANATOLE.

Est-il bavard cet animal-là.

GAGO.

Mais je vous parle de ce qui me regarde, l'orsqu'il serait bien

plus poli de vous demander... (*A Anatole.*) vous arrivez de Paris sans doute, jeune homme.

ANATOLE.

Non, Monsieur.

GAGO, (*d Beaudry.*)

Pardieu, je le savais bien. Comme il donne dedans. (*A Anatole.*) Et.... peut on s'informer sans trop de curiosité de quel pays... vous....

ANATOLE.

De Sanoy.

GAGO.

Sanoy.... Ehl là, là.... diable de tête va... alors vous devez savoir.... Mais ça ne vous regarde pas... au fait... Jeannettel... Jeannettel... oh! la mauvaise! elle aura fait exprès de ne pas se trouver là, pour ne pas me le dire.

ANATOLE.

Et que vous ne croyez pas qu'il est fou ce brave homme-là.

BEAUDRY.

Je voudrais bien savoir que croire.

GAGO, *impatient d'une porte.*

Jeannette!

JEANNETTE, *accourant.*

Voilà! voilà!

GAGO.

Est-elle arrivée...?

JEANNETTE, *à part.*

Oui, va, demande, je suis payée pour mentir et j' l'aurais fait gratis... ainsi

GAGO.

Dis-moi donc, est elle arrivée!

JEANNETTE.

Ah!... non.. non. elle ne vient que par la voiture du soir... ou peut-être par celle de St.-Quentin,... à cinq heures....

GAGO.

Ah? tu as raison... oui, oui, c'est par celle de St.-Quentin. (*A Beaudry.*) Si vous vouliez me faire l'honneur de m'accompagner jusqu'à la porte de Senlis... nous causerions plus commodément.

BEAUDRY.

Très-volontiers. (*A part.*) Ah! je vais enfin connaître ce que peut avoir à redouter ce pauvre Monsieur Anatole!

Il porte les yeux sur lui.

GAGO.

Oh! ne craignez rien le jeune homme ne nous échappera pas.

j'ai un caporal de planton, sans compter un agent secret qui nous en rendra bon compte.

BEAUDRY, à Gago.

Allez toujours, je vous suis.

GAGO.

Non, non, je suis trop heureux d'attendre.

BEAUDRY.

Vous me feriez plaisir.

GAGO.

Vous le desirez célèbre magistrat ? je n'ai jamais rien refusé à ce qui arrive d'Amiens... les pâtés d'abord... les Procureurs du roi, ensuite... Alors, je vais devant.

Il sort.

ANATOLE, à Beaudry.

Comment vous sortez ?

BEAUDRY, mystérieusement.

J'ai des raisons pour cela, que je vous dirai plus tard. Vous, ne quittez point cette salle avant mon retour. (*Il va pour sortir et revient à Anatole.*) Tenez... je vois venir une personne qui me répond de votre obéissance, au revoir.

Il s'éloigne.

ANATOLE.

Une personne.... c'est elle !

## SCENE VIII.

ANATOLE, AMÉLIE.

ANATOLE.

Sans son amie!... oh bien cette fois, je me risque, tant pis (*Il s'avance.*)... Madame...

AMÉLIE.

Que desirez-vous, Monsieur ! (*A part.*) Ah ! c'est ce jeune homme.

ANATOLE.

Je conçois votre question ; vous ne vous rappelez pas ma figure, vous ne l'avez jamais remarquée et cependant depuis six mois, je vis auprès de vous, je respire le même air...

AMÉLIE.

Depuis six mois !

ANATOLE.

Depuis cette belle journée, la veille de la S<sup>te</sup> Anne. c'était le lendemain de mon arrivée dans le pays : je vous voyais pour la première fois... comme on donnait bal au château le soir, vous étiez à votre toilette.

AMÉLIE.

Jamais, Monsieur, je n'ai admis personne...

ANATOLE.

Je n'ai pas dit cela, Madame; la fenêtre était entr'ouverte, les rideaux mal fermés... et j'ai vu...

AMÉLIE.

Vous avez vu... où étiez vous donc placé, il n'y a ni maison, ni mur en face...

ANATOLE.

Ne vous fâchez pas, Madame, je vais vous dire, il y a des arbres... j'étais au milieu des branches du grand chêne qui couvre la pelouse jusques devant votre croisée.

AMÉLIE.

Comment, Monsieur, vous vous êtes avisé ?..

ANATOLE.

Ah! Madame, si vous vous fâchez déjà, qu'est-ce que ce sera donc, tout à l'heure, oh! je suis bien plus coupable encore.

AMÉLIE.

Plus coupable !

ANATOLE.

Les lettres que vous trouviez toujours sur votre petite table.

AMÉLIE, *d part, troublée.*

Ce serait lui ! (*Haut.*) quelles lettres ? j'ignore....

ANATOLE, *suppliant.*

Ne cherchez pas à me faire de la peine, dites que vous les lisiez... d'abord, j'en ai vu une ouverte entre vos mains...

AMÉLIE.

Prenez donc des précautions (*Haut.*) vous êtes un audacieux! c'est affreux ! c'est abominable !.. mais comment donc vous y preniez-vous ?

ANATOLE.

Au moyen d'une longue branche, je conduisais le papier jusqu'à la croisée qui était toujours ouverte.

AMÉLIE.

Et vous avez eu peut-être assez de présomption pour croire que c'était fait à dessein.

ANATOLE.

Oh! je vous jure que non, Madame, j'étais enchanté, seulement.

AMÉLIE.

Je ne l'étais pas du tout, moi, Monsieur, car je ne me doutais guère de la route que prenait votre correspondance, et je me cassais la tête pour deviner...

ANATOLE.

Ah ! dites-moi que vous ne m'en voulez pas, Madame !

AMÉLIE.

Sans doute... afin d'encourager.

ANATOLE.

Dites que vous me pardonnez !

AMÉLIE.

Je mentirais, Monsieur, (*Plus doucement.*) je conviendrai.. si cela peut vous plaire, que vous avez de l'esprit.. beaucoup.. et c'était sans doute pour le montrer...

ANATOLE.

Oh ! je vous assure que non. Mes lettres parlaient du cœur.. et je croyais...

AMÉLIE.

Que j'avais du plaisir à les lire, peut-être !

ANATOLE.

Oh ! si je pouvais le croire ?

AMÉLIE, *à part.*

C'est pourtant vrai ! (*Haut.*) mais qu'espérez-vous enfin de cet enfantillage ?

ANATOLE.

Je ne sais pas, j'espérais.. voilà tout. Il me semblait toujours que je finirais par vous rencontrer un moment à la promenade, n'importe où, pour dire que je vous aime, que je vous aime avec passion, à l'idolâtrie, comme un fou.

AMÉLIE, *regardant en dehors.*

Monsieur, Monsieur, Anatole, voulez-vous bien vous taire..

ANATOLE.

Elle a dit mon nom !..

AMÉLIE.

Si l'on venait..

ANATOLE, *à part.*

Je suis bien aise d'avoir tout dit.

AMÉLIE, *avec douceur.*

Mais savez-vous que c'est fort mal, vous ignorez qui je suis, moi, qui vous êtes; nous ne devons peut-être plus nous revoir.

ANATOLE.

Oh !...

AMÉLIE.

Je ne fais que passer à Beauvais.

ANATOLE.

Et moi aussi.

Et je retourne à Sanoy.

AMÉLIE.

J'y retourne également.

ANATOLE.

Mais, si j'allais à Paris ?

AMÉLIE.

C'est-là que j'irais.

ANATOLE.

AMÉLIE, *d part.*

Il est vraiment embarrassant !... ah ! quel dommage mon Dieu !

ANATOLE.

Oui, maintenant que vous savez mon secret, partout où vous irez, j'irai, et si vous avez la cruauté de me fuir... je cours après vous et alors je ne fais plus attention à rien... je vous enlève...

AMÉLIE.

M'enlever....

ANATOLE.

Oui, je vous enlève... et si je ne peux pas... je me tue...

AMÉLIE.

Voulez-vous bien vous taire, Monsieur.

Elle lui met la main sur la bouche, il la baise avec passion, elle la lui abandonne.

ANATOLE.

AIR : *Taisez-vous.*

Ah ! ne soyez pas insensible  
Quand je brûle de vous revoir.

AMÉLIE.

Non, non, Monsieur, c'est impossible  
Ne conservez pas cet espoir.

ANATOLE.

Eh ! bien, malgré vous, à ce soir.

AMÉLIE.

Malgré moi. Je vous en défie.

ANATOLE.

Vous m'endéfiez ! c'est trop fort.  
Alors moi, je le certifie  
Vous me verrez vivant ou mort,

AMÉLIE.

Quel transport !  
J'ai peut être eu tort.

ANATOLE.

Décidez mon sort  
Oui, vivant ou mort.

AMÉLIE.

Quel transport  
J'ai peut-être eu tort.

AMÉLIE.

On vient, Monsieur, éloignez-vous.

ANATOLE, *sortant*.

Oh, ne craignez rien... je suis bienheureux.

Il sort.

## SCÈNE IX.

GAGO, FRANCINE, AMÉLIE, JEANNETTE, *Voyageurs*.GAGO, *accourant*.

Je ne me trompe pas, c'est elle !.. c'est sa voix adorée. Cher ange, que je t'embrasse...

FRANCINE, *arrivant et se plaçant entr'eux deux, au moment où Gago ouvre les bras.*

Je te cherchais... ne nous mettons pas en retard, nous sommes pressées.

GAGO.

Pressées !... pressées !.. pas autant que moi, vous me permettrez bien peut-être...

FRANCINE.

Ah ! c'est vous M. Gago ? voyons, n'aurez-vous pas tout le tems à notre retour ? Et puis s'embrasser, comme ça, entre mari et femme.

GAGO.

Eh bien ! et entre quoi donc ?

FRANCINE.

C'est bien commun... défaites-vous de ces manières-là.

GAGO.

M'en défaire ?.. mais si ça m'est arrivé, je vous prie de croire qu'il n'y a pas encore eu abus de ma part. (*A Amélie.*) Ma chère amie, permets que l'excès de ma joie...

FRANCINE.

Laissez-là vos excès !.. devant tout le monde !... y pensez-vous ?

GAGO.

Mais enfin, mademoiselle, ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Et il me semble qu'il m'est bien permis ..

## SCENE V.

LES MÊMES, ANATOLE et BEAUDRY.

ANATOLE, *accourant, et à la vue de Gago pret d'embrasser sa femme presque malgré elle, le repoussant vivement.*

Un moment, Monsieur, je ne souffrirai pas....

GAGO.

Voilà qui est un peu fort par exemple !.. à qui en a-t-il donc le petit conspirateur ?

Gago va recommencer sa tentative.

ANATOLE, *l'arrêtant.*

Vous insultez Madame.

GAGO.

Je l'insulte ?.. et non, Monsieur, je l'embrasse.

ANATOLE.

Je vous le défends ! et tant que j'existerai...

GAGO.

Ah ! ça mis... est-ce qu'il est enragé ?.. heureusement ! il va être empoigné, (*A Amélie*) dis-lui donc, Bobonne que c'est ici un droit que j'exerce qu'il n'y a pas de violence, que tu le désires autant que moi... et qu'en ma qualité d'époux éivré.

ANATOLE, *stupéfait.*

Son mari !...

BEAUDRY.

Oh ! la bonne aventure !

FRANCINE.

Mais Monsieur, nous n'avons pas de tems à perdre puisque nous sommes forcées de repartir ce soir.

JEANNETTE.

Eh ! allez donc ! c'est y bienfait !

GAGO.

Ce soir ! c'est bien agréable ! enfin, j'aurai quelques instans, peut-être... vous reviendrez diner.

FRANCINE.

Nous sommes si fatiguées, qu'avant toute chose, nous prendrons un bain à notre retour.

GAGO.

C'est ça : elles iront au bain et moi je resterai le bec dans l'eau.

ANATOLE.

Elle part cette nuit même.

Anatole se dirige vers le fond, pendant cet ems les femmes achèvent de mettre leurs schals et leurs chapeaux.

FRANCINE.

Eh bien ! Amélie, as-tu fini ? viens-tu ?

AMÉLIE.

Me voilà.

Elles vont pour sortir.

GAGO.

Je vous accompagne..... et ce soir Monsieur Anatole, le cachot.

AMÉLIE, *qui a entendu, revenant d son mari.*

Pourquoi donc, Monsieur ?

GAGO.

Pourquoi ? parce que... parcequ'il est sous le poids d'une accusation...

FRANCINE, *revenant aussi.*

Monsieur Anatole ?...

AMÉLIE.

Il est possible !...

JEANNETTE.

En vérité !...

Les trois femmes se pressent autour de Gago.

BEAUDRY, *d part.*

Là !... vous allez voir que l'imbécile va intéresser en faveur de celui qui...

GAGO.

Oui, oui, de l'accusation la plus grave.

BEAUDRY.

Le voilà lancé !

AMÉLIE.

Ce ne peut-être un malfaiteur...

FRANCINE.

Avec une petite mine si douce...

GAGO.

C'est bien pire que cela...

FRANCINE.

Qu'un malfaiteur ?

JEANNETTE.

C'est donc un voleur ?

GAGO.

Ah ! bien oui !

FRANCINE.

Un meurtrier ?

GAGO.

C'est... c'est.. vous ne le saurez pas, sinon qu'il y va de la liberté, de la tête.

BEAUDRY, *à part.*

Pauvre cher homme, reste à savoir de laquelle !

GAGO, *à tout le monde.*

Air : *Gymnasiens, remettons à quinzaine.*

Notre gaillard aura bientôt un gîte ;  
 Déjà, le Maire a fixé son séjour.  
 Mais vous, partez, pour revenir plus vite,  
 Jusqu'au retour,  
 Bonjour.

AMÉLIE *et* FRANCINE.

Ah ! tous les cœurs ne lui sont pas contraires.

JEANNETTE.

Pour le sauver, moi, j'frai tout, s'il le faut.

BEAUDRY.

Si l'écolier n'avanc' pas ses affaires,  
 C' n'est pas la faut' de c' bon Monsieur Gago.

**ENSEMBLE.**

GAGO.

Notre gaillard aura bientôt son gîte,  
 Déjà, le Maire a fixé son séjour ;  
 Mais vous, partez pour revenir plus vite.  
 Jusqu'au retour,  
 Bonjour.

CHŒUR.

Pauvre garçon, vraiment son sort m'agite ;  
 On s'intéresse à qui nous fait la cour.  
 Allons nous-en pour revenir plus vite.  
 Jusqu'au retour,  
 Bonjour.

BEAUDRY,

Heureux garçon, son destin les agite...  
 On s'intéresse à qui nous fait la cour.  
 Je cours la ville, et je reviens bien vite.  
 Jusqu'au retour,  
 Bonjour.

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*La Salle de bains. Deux baignoires. Rideau qui les sépare et les entoure au besoin. Petite croisée au fond sur le jardin. Armoire au linge, à gauche. Du même côté, porte d'entrée. A droite, porte vitrée de la chambre de Jeannette.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, ANATOLE.

JEANNETTE, *teuant la porte du bain, et empêchant d'entrer.*

Non, Monsieur, non, vous n'entrerez pas; mes complaisances n'iront pas jusques-là. C'est impossible!

ANATOLE.

Mais, ma petite Jeannette...

JEANNETTE.

Il n'y a pas de petite Jeannette qui tienne, par exemple! un homme dans une salle de bain de femmes! ça serait gentil... Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc? Voulez-vous bien ne pas pousser comme ça!

ANATOLE.

Ne fais donc pas la méchante.

*Il veut l'embrasser, elle fait un mouvement en arrière pour l'éviter, il en profite et passe.*

JEANNETTE.

Allons, le v'là dedans. Avez-vous vu le petit serpent, comme il se faufile?

ANATOLE.

Je ne veux que jeter un coup-d'œil sur cette salle.

JEANNETTE

Oui, et sûr la personne qui va venir.

ANATOLE.

Eh bien, oui, il faut que je la voie encore, ne fût-ce qu'un instant... Il le faut au prix de... ma vie.

JEANNETTE.

Au prix de votre raison, qui est déjà assez perdue comme ça.

ANATOLE, *allant à la porte de la chambre de Jeannette.*

Ah! dans cette chambre...

JEANNETTE.

Air : *M. Lucas.*

Vous v'nez m' chanter un' belle antienne,  
 Oui, ça s'rait fort joli, ma foi !  
 Pas d' ça, cette chambre est la mienne,  
 J' peux ben y faire entrer pour moi ;  
 Mais y faire entrer pour les autres,  
 J' dirai comm' la chanson d' Lucas :  
 Je suis la plus humble des vôtres,  
 Ça n' se peut pas.

Elle va pour fermer la porte de sa chambre : elle s'arrête  
 et écoute.

Ah ! mon Dieu !.. quelqu'un ! on vient !.. vous me perdez ! que  
 dira-t-on ?

ANATOLE, *rentrant dans la chambre de Jeannette, d'où il allait  
 sortir.*

Rien, si tu ne fais pas de bruit... si tu ne me trahis pas...

JEANNETTE, *fermant la porte.*

Fermez donc vite... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

ANATOLE, *r'ouvrant.*

Si c'était elle !.. Le mari !

JEANNETTE, *avec un cri étouffé.*

M. Gago !..

Anatole refermé vivement.

## SCÈNE II.

JEANNETTE, GAGO, *portant des fleurs.*

GAGO.

Moi-même, poulette, moi-même, ça te rassure, n'est-ce  
 pas ? Dès que c'est moi, tu n'as plus peur...

JEANNETTE.

Au contraire, allez vous-en, et bien vite encore, est-ce  
 qu'on entre dans la salle des femmes ?

GAGO, *riant.*

Aussi, n'est-ce pas dans la salle des femmes, que j'entre ;  
 mais de ma femme ! ne confondons pas... Tiens, débarrasse-  
 moi ; place ces fleurs... partout... Je veux flatter, enivrer,  
 aromatiser ma femme. Si tu savais tout ce que sa vue m'a fait  
 éprouver ! O ma femme !

Air : *Du moment qu'on aime.*

En voyant ma femme,  
 J'ai senti, soudain,  
 Couder dans mon âme  
 Un feu souterrain.

Il veut la caresser.

JEANNETTE, *le repoussant.*

Eh bien ! a-t-on vu un monstre comme ça, qui pense à sa femme, et veut en embrasser une autre ?

GAGO.

Tu es gentille à croquer !..

JEANNETTE.

Eh bien ! êtes-vous effronté, donc ! M. Gago, voulez-vous bien finir ! Je voudrais que votre femme arrivât, pour vous apprendre...

GAGO.

Chut, chut ! veux-tu te taire ! (*Une chaise tombe dans la chambre de Jeannette.*) Qu'est-ce que j'entends là ? Quelqu'un dans ta chambre ?

JEANNETTE, *troublée.*

Dans ma chambre... ah bien ouï!.. il n'y a personne...

GAGO.

Oh ! personne... Les chaises se promènent toutes seules, peut-être. Drôle d'habitude qu'elles ont là.

JEANNETTE.

Dame ! je n' sais pas.

GAGO.

Et moi, je vais voir...

JEANNETTE, *l'arrêtant.*

Je ne veux pas... Quand je dis personne... Eh bien ! si, il y a quelqu'un.

GAGO, *en colère.*

Jeannette !

JEANNETTE.

Une jeune fille... ma payse, qui est venue de Sanoy, pour entrer en service à Beauvais...

GAGO, *se radoucissant.*

Une jeune fille ! c'est donc ça que tu faisais tant la réservée, tout-à-l'heure, malicieuse !.. Est-elle gentille, ta jeune fille ?.. Laisse-moi voir.

Il s'approche de la porte vitrée.

JEANNETTE.

Par exemple !.. elle s'habille !

GAGO, *insistant.*

Raison de plus. Je verrai mieux.

JEANNETTE.

Êtes-vous... ! A votre âge ! fi ! que c'est vilain.

GAGO.

Tu dis à mon âge. Sais-tu quel est le mien ? l'âge de l'aplomb et des sclérateuses.

Il veut l'embrasser.

JEANNETTE.

Mais allez vous-en donc... Madame va venir... et si elle vous voyait...

GAGO.

Diable, diable !.. je me sauve. Oh ! c'est qu'elle est sévère sur la décence, ma femme ! elle ne me permettrait pas... elle m'a permis si peu de chose depuis que nous sommes mariés... Fais-lui bien remarquer seulement ma petite galanterie... que ça me mette en bonne odeur auprès d'elle... qu'elle me respire, ici, dans chaque fleur, pauvre choute !.. Ah ! dis-lui qu'en sortant du bain, elle me trouvera, accompagné du plus joli petit dîner... un amour de dîner... et de mari... pourvu que ce maudit petit conspirateur, quelque républicain henriquinquiste, j'en suis sûr, me laisse du temps pour tout. Ça conspire, ça conspire... et ça ne s'inquiète pas si ça vous dérange. Je ne sais déjà plus où il est passé. Sais-tu où il est passé, toi ?

JEANNETTE.

Moi ?

GAGO.

Non, rien, rien... Je ne t'ai pas fait de question. Voilà-t-il pas que lui confie les secrets de l'état. Diable m'emporte, l'amour, ma femme, Jeannette, la conspiration, je crains que la tête ne me tourne.

*JEANNETTE, le poussant dehors..*

Eh bien, tournez-moi les talons.

GAGO.

Je m'en vais, je m'en vais. Ah ! dis donc, tu feras remarquer à ma femme que ces fleurs ont un langage...

JEANNETTE.

Un langage ?

GAGO.

Oh ! un bien joli et bien caressant, va !

JEANNETTE.

Contez-moi donc ?...

GAGO.

Du tout, du tout, un mari bien embrasé ne confie ce mystère-là qu'à sa femme.

Il sort.

## SCÈNE III.

JEANNETTE, ANATOLE.

*JEANNETTE, ouvrant la porte de sa chambre.*

Maintenant, allons, allons, dénichons au plus vite ; vous voyez ce qui a manqué d'arriver.

ANATOLE.

Comment, tu ne veux pas... Je serais si bien là-dedans...

JEANNETTE.

Oui, à vous battre avec les chaises, me compromettre, pas de ça... Et puis, ça serait joli pour cette dame...

ANATOLE.

Laisse-moi.

JEANNETTE.

Qui se croirait bien tranquille, bien en sûreté, bien en cachette, et qui... ça fait frissonner de la tête aux pieds d'y penser. Je ferme ma chambre, d'abord.

Elle prend la clef et la met dans sa poche.

ANATOLE, *qui continue à fureter partout.*

Eh! je ne veux que lui parler... peindre ce que j'éprouve...

JEANNETTE, *ouvrant l'armoire au linge.*

Du tout, du tout.

ANATOLE.

Ah! si tu voulais...

JEANNETTE, *refermant l'armoire.*

Je ne veux pas.

ANATOLE, *à la croisée, regardant en dehors.*

Quelle idée! (*Il la referme à l'espagnolette.*) Ainsi, rien ne peut te fléchir... il faut renoncer...

JEANNETTE.

Oui, Monsieur, à toutes vos pensées, à tous vos projets.

ANATOLE.

Tu seras fâchée de m'avoir refusé.

JEANNETTE.

Laissez donc.

ANATOLE.

Tu ne sais pas jusqu'où aurait pu aller ma reconnaissance.

JEANNETTE.

Oui, oui, on connaît ça. Sortez toujours.

ANATOLE, *à part.*

Je sors, mais je rentrerai bien sans sa permission.

Il sort,

## SCENE IV.

JEANNETTE, *seule.*

Enfin le voilà parti. En a-t-on vu un comme ça? est-il vif? est-il amoureux? est-il gentil? Il ne m'en tomberait pas un

comme ça. Non, c'est pour les belles dames. Allons, tout est prêt... elles peuvent venir quand elles voudront.

En disant ces mots, elle ouvre la porte d'entrée et sort. Au même moment, une main passe à travers la fenêtre, décroche l'espagnolette et Anatole paraît à la fenêtre, au haut d'une échelle.

## SCÈNE V.

ANATOLE, puis AMÉLIE; un moment après, JEANNETTE, en dehors.

ANATOLE.

Jeannette est partie, et vite. (*Il saute dans la salle de bain.*) M'y voilà dans cette salle. Ah! elle m'a défié... Oh! je n'abuserais pas de mon bonheur. Qu'elle avoue seulement que si j'avais voulu, j'aurais pu la surprendre... et qu'elle me sache gré d'avoir résisté à une pareille tentation... Tomber à ses pieds, baiser sa main, lui dire que je l'aimerai toujours, et me sauver... Et d'abord, si je renversais l'échelle... impossible de fuir, alors... et je serais bien sûr d'avoir du courage. C'est cela. (*Il pousse l'échelle.*) Maintenant, j'ai brûlé mon vaisseau! Elle peut venir.

Air :

Il faut oser :  
Des conquérans, c'est la devise.  
Femme peut-elle refuser  
Ce qu'on enlève par surprise.  
Il faut oser.

Ah! mon Dieu! elle vient... Eh! vite, derrière le rideau.

AMÉLIE, entrant, à Jeannette, qui l'accompagne jusqu'à la porte.

Non, ma petite, je vous remercie, je n'ai besoin de rien. Je me déshabille toute seule.

JEANNETTE, à la porte.

Au reste, quand vous aurez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à sonner.

AMÉLIE.

C'est bien.

Jeannette s'éloigne.

ANATOLE, à part.

Seule avec elle!.. Oh! mon Dieu! je commence à trembler de tous mes membres.

AMÉLIE.

Comme il fait chaud, aujourd'hui!

Elle ôte son chapeau.

ANATOLE, entr'ouvrant le rideau.

Oh! qu'elle est jolie! être si près d'elle...

JEANNETTE, *en dehors.*

Ah! Madame...

AMÉLIE.

Qu'est-ce encore ?

ANATOLE, *refermant le rideau.*

M'a-t-elle fait peur, celle-là !

JEANNETTE, *ouvrant.*

L'oubliais de vous dire que c'est votre mari qui a apporté ces fleurs.

AMÉLIE.

Ah! je ne les avais pas aperçues; il aurait bien pu s'en dispenser : les fleurs me font mal à la tête.

ANATOLE.

Quel bonheur ! elle a l'air de ne pas tenir beaucoup à son mari.

JEANNETTE, *de même.*

Madame !... il vous attend à dîner sitôt que vous aurez fini.

AMÉLIE.

C'est bon ! c'est bon !

ANATOLE.

Ah ! ça, est ce qu'elle ne va pas s'en aller...

*Amélie met le verrou.*

AMÉLIE.

L'idée de ce jeune homme, ne me quitte pas...

ANATOLE.

Ni le jeune homme non plus...

AMÉLIE.

Quelle tête folle... il est capable de m'aimer... tout de bon.

ANATOLE.

Oh ! oui !...

AMÉLIE.

Si jeune ! être poursuivi !... dans ce moment, je sais qu'on le cherche... pour l'arrêter.

ANATOLE.

Est-ce heureux qu'elle eroie ça.

AMÉLIE.

Si je pouvais le prévenir avant mon départ !

ANATOLE.

Comme elle est bonne ! il faut que je lui parle... mais je n'oserai jamais.... oh ! un moyen... ce billet que je lui avais écrit ce matin...

Il le prend dans sa poche et le jette aux pieds d'Amélie.

AMÉLIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est cela ?.. (*Elle la remasse.*) unè lettre!. (*Elle l'ouvre.*) encore de cè jeune homme !... mais comment ? (*Elle se lève, va vers la croisée, aperçoit le rideau qui s'agite, elle recule vivement.*) ici... quelqu'un !...

ANATOLE, tombant à ses pieds.

Oui, Madame !...

AMÉLIE, à part; elle met la main sur la sonnette, puis s'arrête.

C'est lui !... si je sonne, il est perdu ! ...

ANATOLE.

Oh ! je vous l'avais bien dit... je serais mort plutôt que de ne vous pas donner cette nouvelle preuve de ce dont ma passion peut me rendre capable... et cependant je tremble maintenant de ne pas obtenir le pardon de mon audace...

AMÉLIE.

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer mon étonnement... mon indignation... votre conduite est abominable, car enfin, me croyant seule...

ANATOLE.

Oh ! Madame... vous voyez bien que je me suis montré tout de suite...

AMÉLIE.

Oui, sitôt que je vous ai aperçu... mais sortez douc, Monsieur, sortez à l'instant...

ANATOLE.

Eh bien ! oui, Madame, je sortirai... ils me prendront... m'emmenèrent.. je payerai peut être par des années de prison.. cette preuve de votre absolu pouvoir sur moi... mais j'emporterai au moins... un souvenir devant lequel toutes mes peines viendront s'effacer.

AMÉLIE.

Sortez, Monsieur.. ou moi-même (*A part.*) compromise... ou lui perdu...

ANATOLE.

Oui, oui, Madame, je vais sortir; mais avant il me faut un souvenir.. un baiser il me le faut.

Il l'embrasse.

## SCENE VI.

LES MÊMES, FRANCINE.

FRANCINE, en dehors.

Jeannette !

AMÉLIE, *effrayée.*

Ciel ! Francine, à présent !

FRANCINE, *appelant.*

Jeannette, ouvrez-moi.

AMÉLIE.

Vous le voyez, Monsieur... vous me perdez... vous m'avez perdue...

ANATOLE.

Moi !.. vous perdre !... vous qui venez d'être si généreux !.. oh !.. non... non... je vous sauverai ... je me sauverai...

AMÉLIE.

Oui ! et comment !

FRANCINE.

Amélie !... est-ce que tu n'es pas là ?

AMÉLIE.

Mon Dieu, si... (*à part.*) je n'y suis que trop.

FRANCINE.

Fais-moi donc ouvrir. .

ANATOLE.

Attendez.. Madame... un moyen. (*Il ouvre l'armoire au linge.*) Oui, là dedans, il peut tenir un homme... (*Il s'y blottit, fermant la porte de l'armoire.*) maintenant vous pouvez ouvrir.

Amélie va ouvrir la porte, Francine entre.

## SCÈNE VII.

AMÉLIE, FRANCINE, ANATOLE, *caché.*

FRANCINE.

Tiens ! c'est toi qui m'ouvres...

AMÉLIE.

J'avais mis le verrou en dedans, il fallait bien que ce fut moi.

FRANCINE.

Eh bien !... comme tu es lente, encore habillée !.. qu'est-ce tu as donc fait depuis une demi heure qu'on m'a dit que tu étais ici ? voyons, approche, dépêche toi...

AMÉLIE, *reculant vivement.*

Non, non, je ne veux plus me baigner.

FRANCINE.

Ah !.. toi qu'en mourais d'envie ? qui as refusé de m'accompagner afin de ne pas perdre une minute ? voilà une drôle de fantaisie par exemple ! mais, tu me tiendras compagnie, je ne me suis dépêchée que pour ça... allons vite...

Elle veut lui arracher son fichu.

AMÉLIE, *la retenant et regardant du côté de l'armoire.*  
Ah ! mon Dieu ! prends donc garde...

FRANCINE.

A quoi donc ? est-ce qu'il y a une épingle ?

AMÉLIE.

Non, mais...

FRANCINE, *le lui enlevant.*

Eh bien alors... voilà donc cette taille charmante qui a causé une admiration si vive à ce jeune fou qui t'écrivait...

AMÉLIE.

Mon Dieu, que tu es folle, tais-toi donc ?

FRANCINE.

Est-elle drôle !... pourquoi donc ?.. personne ne peut nous entendre.

AMÉLIE, *impatentée.*

C'est égal. . causons d'autre chose.

FRANCINE.

Il me semble qu'il t'arrive assez souvent de mettre toi-même la conversation sur ce sujet.

AMÉLIE, *à part.*

Allons, elle ne finira pas ; s'il entend, comme c'est agréable pour moi !

FRANCINE.

Sais-tu bien que j'étais presque jalouse qu'on n'eut fait attention qu'à toi ! car enfin... regarde... *(Elle ôte sa collerette.)* on n'est pas trop mal non plus.

AMÉLIE, *troublée.*

Certainement... mais, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

FRANCINE.

Mais si, mais si, d'abord je suis aussi mince que toi.

AMÉLIE.

Plus, si tu veux ; mais finissons...

FRANCINE.

Amélie !... Amélie !... vous avez quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui.

AMÉLIE.

Laisse-moi, je t'en prie.

Amélie accroche son chapeau à la clé de l'armoire où est Anatole.

FRANCINE.

Ton chapeau à cette clé ? tu va le gêner.

AMÉLIE.

Je veux qu'il soit là.

FRANCINE.

Voyons, voyons, finissons-en.

AMÉLIE.

Attends donc.

Elle vers le rideau.

FRANCINE.

Ah ça ! est-ce que tu comptes plus sur les rideaux que sur les mnrailles, pour nous protéger.

AMÉLIE, *troublée.*

Mais ici... dans une auberge... on ne sait pas...

FRANCINE.

Ici, c'est comme ailleurs puisqu'il y a un verrou.

AMÉLIE, *à part.*

Oui comme ailleurs ? avec des armoires pleines de jeunes gens...

FRANCINE.

Arrange-toi.... moi, je continue.... (*Elle s'assied, croise sa jambe pour délayer son brodequin.*) Dis-donc, Amélie, je voudrais bien savoir ce que celui qui admirait si bien ta tournure, aurait pensé... de ..

En ce moment le chapeau, accroché à la clé de l'armoire, tombe.

AMÉLIE.

Oh !... mon Dieu !

Elle fuit derrière le rideau.

FRANCINE, *riant.*Ne crois tu pas que c'est le Diable !... tu es vraiment comique, avec tes frayeurs ! tu penses peut-être qu'il y a quelque'un là, dans cette armoire?... ah ! ah ! ah !... allons, il faut que je te tranquillise... ma chère... tiens... regarde... (*Elle ouvre l'armoire et recule.*) Un homme !... quelle horreur !...

## SCÈNE VIII.

AMÉLIE, FRANCINE, ANATOLE.

ANATOLE.

Oh ! par pitié, Mademoiselle, ne me perdez pas.

FRANCINE, *qui s'est sautée derrière le rideau.*N'approchez pas !... voulez-vous bien ne pas approcher !... ne pas vous perdre, quand vous nous compromettez... quand vous... c'est indigne... (*À Amélie.*) tu le savais donc, toi ?..

AMÉLIE.

Je m'en doutais...

FRANCINE.

Il fallait donc m'ê prévenir; mais sortez donc, Monsieur, allez-vous en donc !

ANATOLE.

Par où ?

BEAUDRY, *en dehors.*

Par ici, par ici !

FRANCINE.

Pas par là, Monsieur, vous entendez bien qu'il y a du monde.

ANATOLE.

Ah bien alors, par la fenêtre. (*Il s'en approche.*) Ah ! mon Dieu ! la garde nationale qui est dessous... et le fourier qui monte à une échelle !.. Ah !... cette chambre !.. et cette Jeanette qui emporte sa clé !... ma foi !.. tant pis pour la porte.

Il l'enfonce et disparaît au moment où Gago pousse la fenêtre.

FRANCINE, *tirant le rideau.*

Ah ! mon Dieu !

## SCÈNE IX.

AMÉLIE, FRANCINE, (*derrière le rideau.*) GAGO, à la fenêtre.  
puis BAUDRY.

GAGO.

Ne craignez rien ... Bobonne c'est moi... quand je suis en fonction, je sais dompter mes passions, et je viens t'arracher au plus grand danger... ainsi que la patrie... il est ici...

FRANCINE.

Qui donc ?

GAGO.

Le petit conspirateur.

AMÉLIE.

Eh ! mon Dieu, Monsieur, allez chercher ailleurs, il n'y a personne ici, que deux femmes indignées.

GAGO.

Tu crois ça... tu crois ça... mais le conspirateur est né malin... on nous la signalé !... il est dans la chambre de Jeanette...

AMÉLIE.

O ciel !

GAGO.

Puis-je faire entrer mon monde ?...

FRANCINE.

Eh ! non monsieur sortez !

GAGO.

Du tout, du tout, je ne sors pas d'ici que je ne l'aye fait empoiner.

BEAUDRY, *en dehors.*

Oh ! là ! peut-on entrer ?

GAGO, *ouvrant.*

Certainement !

AMÉLIE.

Mais, non, Monsieur.

GAGO.

Laisse donc; chère amie, c'est le Procureur du roi, (*S'approchant du rideau.*) d'ailleurs maintenant, vous devez être en état... (*Il le tire et aperçoit Amélie qui rattache sa robe.*) Ah ! mon Dieu!.. je ne savais pas.. je te demande pardon, Bobonne.. mais dépêche-toi donc. (*A Beaudry.*) n'avancez pas... regardez par ici... pour une minute, je vous en prie...

Il veut le faire retourner.

BEAUDRY, *poussant Gago.*

Permettez, permettez... dès l'instant que ça devient sérieux je ne dois pas souffrir que la plaisanterie continue plus longtemps.

GAGO.

Vous avez raison, il faut en finir. (*Aux femmes.*) êtes-vous prêtes ?... (*Elles sortent de derrière le rideau.*) Ah ! maintenant à nous le conspirateur.

BEAUDRY.

Eh ! Monsieur, il n'y a pas ici de conspirateur.

GAGO.

Vous allez voir. (*Il s'approche de la chambre de Jeannette.*) Monsieur, au nom....

Anatole paraît.

BEAUDRY.

Allons... il y était.

## SCENE IX.

LES MÊMES, ANATOLE, JEANNETTE, *une Servante, Commis voyageurs.*

ANATOLE, *s'avançant.*

Que me veut-on ? que demande-t-on ?

GAGO, *faisant un pas en arrière.*

Il demande ce qu'on lui demande, je crois ?... est-il effronté !...

UNE SERVANTE, *remettant un papier à Gago.*

Pour Monsieur Gago, de la part du Maire.

Elle sort.

GAGO.

Des preuves de conviction sans doute, pour le faire prendre. (*Lisant.*) « La personne à la recherche de laquelle vous êtes » en ce moment, vient d'être arrêté aux environs de Paris, » ainsi, vous pouvez suspendre, etc. » (*A Anatole.*) Vous n'êtes donc pas un conspirateur ?

ANATOLE.

Pas le moins du monde.

GAGO, à *Beudry.*

Que me disiez-vous donc ?

BEAUDRY.

Eh ! Monsieur c'est vous au contraire...

GAGO.

Un instant, un instant. s'il n'y a plus danger pour la chose publique, il n'en est pas de même pour mon repos particulier... Monsieur cesse d'être conspirateur, bon ; mais il n'en reste pas moins amoureux de ma femme.

AMÉLIE.

Monsieur, qu'osez-vous dire ?

GAGO.

C'est prouvé, Bobonne. (*Montrant Beudry.*) et Monsieur...

ANATOLE.

S'il vous a trompé sur un point peut s'être trompé sur un autre. (*Il regarde Francine.*) il y avait deux dames...

FRANCINE.

Ah ! bien, par exemple ! .

AMÉLIE, *bas.*

Tu me perds ! . laisse-le dire. . quest-ce ça te fait. .

FRANCINE, *bas.*

Si c'était vrai, encore. . allons, il n'est pas mal. . il faut être généreuse. . (*Haut à Gago.*) Eh bien oui, Monsieur, c'est pour moi. .

ANATOLE, à *part.*

Pour elle.

BEAUDRY.

Allons, il paraît qu'il était ici pour tout le monde.

ANATOLE, à *part.*

Ma foi, maintenant, j'en serais bien capable. . elle est aussi bien jolie.

GAGO.

Si c'est pour mademoiselle que ce jeune homme brûle, c'est différent ; il me semble pourtant qu'il pouvait laisser ma femme tranquille : d'ailleurs, mon bon ami, pour éteindre les feux

que cette jeune fille a allumés en vous, il y a un moyen bien simple et qui réussit toujours. . épousez-là.

BEAUDRY.

Je ne m'y oppose pas.

GAGO.

Voyez-vous ça. Le procureur du roi ne s'y oppose pas.

BEAUDRY.

Un moment, il n'y a pas ici de procureur du roi.

GAGO.

Plait-il? vous n'êtes pas. .

BEAUDRY.

Non M. Gogo.

GAGO.

Je ne m'appelle pas Gogo, mais bien Gago : g, a, g, o. . . Mais qui êtes vous donc Monsieur, si vous ne remplissez pas ces augustes fonctions?

BEAUDRY.

Je suis tout simplement un voyageur qui vous prie de le laisser continuer tranquillement sa route avec ces dames et son jeune compagnon.

UNE VOIX, *en dehors.*

Allons, Messieurs, la voiture va partir.

ANATOLE.

Oh! je ne vous quitte plus. . je pars aussi. . (*à Baudry*) à une condition. .

BAUDRY.

Je comprends. . je ne me mettrai plus entre personne.

GAGO.

Vous les étouffiez, n'est-ce pas? c'est drôle! c'est ça. . allez vous-en, bon voyage. (*Ramenant sa femme sur l'avant-scène.*) J'espère, maintenant, ma choute, que rien ne nous empêchera de croquer le délicieux dîner que j'ai fait préparer pour toi.

AMÉLIE.

Monsieur, je ne puis me dispenser d'accompagner mon amie.

GAGO.

Vous voulez me quitter encore? mais à la fin de tout ça, qu'est-ce que je vas devenir. . époux fonctionnaire. . sans fonctions.

FRANCINE, *venant prendre Amélie.*

Mais viens donc, ma bonne amie. On attend plus que toi.

GAGO.

Eh bien! femme adorée rien ne t'arrachera de mes bas. (*Il veut la retenir, elle lui échappe.*) Alors je pars aussi.

Il s'élance vers la porte, tous les personnages sortent et repoussent Gago.

BAUDRY, *sortant le dernier.*

Bien fâché, mon cher Monsieur Gago, il n'y a plus de place dans la voiture.

Il le repousse dans l'appartement et ferme la porte.)

GAGO.

Eh bien, il m'enferme. . Je suis donc né pour être deshérité de mon épouse. (*Il court à la porte, on entend claquer les fouets. Il court à la fenêtre.*) Postillon, un moment. . une place, une place dans la vache. . entre les jambes du conducteur. . . c'est pas possible? peut-on suivre la voiture à pied? . je payerai ma place. . ils partent. . ils ne m'écoutent pas! . scélérats! ils me laissent avec le désespoir!

JEANNETTE, *lui frappant sur l'épaule, en s'en allant.*

Et avec Jeannette. . vous n'êtes pas déjà si malheureux.

GAGO.

Allons, ça fera la sixième fois.

( *AU PUBLIC.* )

*Air de l'Angélus.*

Ça m'passera donc d'avant l'nez toujours  
C'est un suplic' pir' que celui d'Tantale  
J'ai faim. . d'plaisir. . j'ai soif d'amours,  
Ma femme m'laisse à la diét' conjugale  
Ça finira par un'fringale.

O sexe charmant! vous sentez bien que dans ma position, un homme. . c'est un lion. . un loup, ou toute autre bête féroce poussée en dehors de la nature civilisée. parce qu'il n'y a plus de civilisation pour lui. . ou pour elle. . elle, si c'est la bête. . lui, si c'est le mari. . c'est toujours la même chose; Mesdames, donc. . ô Mesdames! .

Pour empêcher que l'désespoir.  
N'me pousse à quelqu'action. . fatale.  
Rev'nez souvent ici me voir,  
Et j'croirai sans pein' chaque soir  
R'trouver mes amours dans la salle.

20 11 65

FIN.